

Le chagrin est entré au cœur de mon fils,
 Il n'a plus su ni chanter, ni travailler
 L'aya s'est couché sur sa natte, l'œil morne.
 Le sorou a manqué à tous.
 Je pleure, mon fils est mort.

Arici-Amal est une digne compagne.
 Son aya meurt, elle veut mourir.
 Sur la natte, en face de lui, elle souffre du même mal.
 La fièvre les brûle, la faim les ronge.
 Carpon les regarde de son œil noir.
 Je n'entendrai plus les chants de mon fils.
 Arici-Amal ne fera plus cuire le sorou de la maison.
 Je pleure, tous deux sont morts.

Leur fils Soupon est petit encore.
 Tangamal est encore plus frêle.
 Et moi plus vieille qu'eux tous.
 Je suis l'appui des deux enfants.
 Carpon, écoute-moi, inspire la *kelavie* (la vieille).
 Dans le fleuve qui emporte tout
 J'irai finir ma vie et celle des enfants.
 Je pleure, car nous sommes tous morts.

Ce que chantait la vieille Carpaye, elle avait vraiment l'intention de l'exécuter. Quand elle eut fini ses sanglots et son oraison funèbre, elle se leva, prit les quelques guenilles qui restaient dans la voudou, en forma un paquet, puis elle poussa devant elle les deux enfants qui se donnaient la main, et ferma soigneusement la porte. Ne pouvant brûler selon l'usage du paganisme la dépouille de ceux qu'elle avait tant aimés, elle voulait du moins la préserver de la dent du tigre et des autres habitants des jungles.

“Où allons-nous, grand'mère ? disait la voix argentine des enfants. Nous avons faim et nous voudrions avoir du riz.”

La vieille résolue et sombre répondait :

“Je vous mène où vous n'aurez plus faim, ni sommeil, où vous ne sentirez plus la fatigue de la route, ni le chagrin de vos parents.”

— Où'sera-ce, *Mamie* (grand'mère) ? continuaient les enfants. Est-ce que la maison sera belle et le riz bien blanc ; le colombo (sauce aux piments) très poivré ?”